**DS type Centrale**

Beaucoup refuseront d'être assimilés à « nous ». La première objection majeure est le fait de ce type d'individu prudent ou suspicieux qui préfère dire « je ».

« Je n'admets pas votre façon de tronçonner l'homme en énormes catégories, auxquelles je devrais, moi, m'identifier. Pourquoi ? Parce que je suis irréductible à mon genre, à ma sexualité, ma race ou mon âge. Je suis un individu au-dessus ou en dessous de tout ça ». Lorsque Witold Gombrowicz[[1]](#footnote-0) écrit dans son *Journa*l (1961): « Je n'idolâtrais pas la poésie, je n'étais pas excessivement progressiste ni moderne, je n'étais pas un intellectuel typique, je n'étais ni nationaliste, ni catholique, ni communiste, ni homme de droite, je ne vénérais ni la science, ni l'art, ni Marx... Qui étais-je donc ? », il décrit une identité individuelle arrachée aux appartenances, une identité incertaine ou ambiguë, qui refuse de se nommer, qui ne veut pas « montrer ses papiers ». Beaucoup d'individus, notamment au XXe siècle, ont cherché à se définir en négatif, en échappant aux piège de « nous » et en mettant un point d'honneur à ne pas participer à quelque manifestation moutonnière que ce soit, par méfiance à l'égard de toute réduction de soi à une catégorie collective. La vie intérieure de chacun est tissée de trop de subtilités pour admettre d’être identifiée de force à des catégories collectives aussi grossières que l'origine sociale, le sexe ou la couleur de peau, mais aussi, comme l'indique Gombrowicz, l’adhésion à un dogme politique ou religieux. Lorsque John Lennon psalmodie, dans « God » (1970), la liste de *ce à quoi il ne croit pas* (en l'occurrence ; la magie, le Yi King, la Bible, Hitler, Jésus, le président Kennedy, Bouddha, la Bhagavad-Gita, les rois, Elvis, Bob Dylan et son propre groupe, les Beatles),il dresse le portrait en creux d'une individualité absolue qui n’accepte plus de sacrifier sa singularité pour prêter allégeance à quoi que ce soit qui la ferait participer à un « nous » fatalement vulgaire, parce qu'il ne retiendra de milliers ou de millions de personnes que ce qu'elles ont de commun, donc de plus pauvre, de moins distinct et de moins intéressant. A la fin de la chanson, Lennon n'admet croire qu'à lui-même – et à sa compagne Yoko, donc à leur amour. Remarquons qu'il reste bien un nous minimal, qui sauve l'individu du solipsisme : le nous amoureux, le couple, toi et moi. En deçà, il n'y a plus que mes diverses personnalités, et puis la solitude absolue. […]

Pourtant, cette défiance absolue à l'égard de toute appartenance sonne désormais comme une sorte de rengaine du passé : nous sentons bien que nous ne pouvons pas tout à fait prendre au mot ceux qui affirment comme moi que je ne me suis *jamais* défini par ma couleur de peau, par mes origines, par ma sexualité ou par ma génération, que je juge de la valeur de chacun d'après son être singulier et ses qualités propres, que je choisis mes amis et mes camarades par des affinités qui n'ont absolument rien à voir avec ces catégories, que je ne suis pas homme à adhérer à un groupe, que je suis un individu, que je suis seulement ce que je suis. Nous n'estimons pas que j'ai tort de clamer haut et fort cette identité individuelle, mais nous savons au fond qu'elle est une identité générique comme une autre. C'est l'identité de nous autres, individualistes.

« Nous » est une forme sociale souple au point de s'appliquer également, ni plus ni moins, à ceux qui l'assument et à ceux qui la refusent. Au terme du XXe siècle, nous avons vu se dessiner une petite société de « nous », individualistes, qui s'est concrétisée par exemple dans les réseaux sociaux et les communautés en ligne de joueurs, de blogueurs, d'utilisateurs de forums et de Facebook. Ceux qui ne voulaient pas appartenir ont trouvé une communauté d'appartenance à distance. Bien sûr il y en a eu d'autres avant Internet. Dans *Société et solitude* (1870), évoquant un ami qui a le plus grand mal « à se mettre au diapason d'autrui », Emerson[[2]](#footnote-1) parle de la littérature comme de la communauté silencieuse de ceux qui sont seuls. Il y a toujours eu des formes, culturelles ou industrielles, pour recueillir le « nous » des individus qui refusent d'être « nous »: pour n'être absolument aucun « nous », il faudrait trouver un moyen si original d'exprimer sa non-appartenance radicale qu'il permettrait de se distinguer de tous les autres qui prétendent n'appartenir à aucun groupe. Pour les romantiques, c'était le propre de la génialité. Mais même des génies, il existe un sous-ensemble. Les exceptions font également communauté, même si c'est en négatif et par leur recherche de la singularité.

Que l'individu qui dit fièrement « je » ne se méprenne pas, et qu'il ne se pense pas à l'abri parce qu'il se fait de l'identité une idée plus libre, plus singulière, qui n'admet d’être réduite à une identité civile qu'il n'aurait pas choisie et qui ne lui semblerait rien signifier de pertinent à propos de lui. Il y a, comme le moi social et le moi profond de Proust, un nous social et un nous profond qui varient en proportions suivant les personnes. Plus exactement, il y a un nous auquel nous nous sentons assignés, et il y un nous idéal auquel nous imaginons nous identifier de notre propre volonté, et grâce auquel nous nous représentons la communauté de semblables à laquelle nous aspirons.

**Tristan Garcia, *Nous*, Biblio essais, Le livre de poche (2016)**.

**I Résumé (10 pts)**: Vous résumerez ce texte en 150 mots (plus ou moins 10%). Mettez une barre verticale tous les 50 mots. Indiquez le nombre total de mots.

**II Dissertation (10 pts) :** D’après le texte, « une individualité absolue n’accepte pas de sacrifier sa singularité pour prêter allégeance à quoi que ce soit qui la ferait participer à un « nous » fatalement vulgaire, parce qu'il ne retiendra de milliers ou de millions de personnes que ce qu'elles ont de commun, donc de plus pauvre, de moins distinct et de moins intéressant » Que penser d’une telle conception de l’individu ? Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les œuvres au programme.

**Résumé du texte de Tristan Garcia, *Nous*, 2016.**

**Repérage des idées-clefs avec connecteurs**

**Idée 1** Les individualistes se caractérisent par leur refus de perdre leur personnalité en appartenant à un groupe

**+ Idée 2** [explication] En effet ils estiment que les catégories d'appartenance trahissent leur singularité (ex. de Gombrowicz)

**+ Idée 3** [conséquence] C'est pourquoi (ex.de Lennon) ils refusent de partager avec les autres des croyances qui les rendraient trop communs, trop banals, préférant se replier sur eux-mêmes ou un « nous » minimal

**Idée 4** [Objection] Cependant l'individualisme ne convainc plus aujourd'hui [explication] car je mentirais en disant que je ne prends jamais en compte l'appartenance d'une personne à certaines catégories, et que moi-même je ne participe à aucune inclusion dans aucun groupe

**+ idée 5 [bilan]** « au fond » les individualistes constituent eux aussi un groupe.

**Idée 6** [approfondissement de l'idée 5, explication] En effet même les plus solitaires (en réseaux, par la lecture) constituent une communauté.

**+ Idée 7** [exception à la règle réfutée] Sinon il faudrait être exceptionnel mais même les êtres très particuliers constituent à leur tour un groupe.

**+ Idée 8** [conséquence] C’est pourquoi aucun individu ne peut prétendre dire seulement « Je ». En réalité, nous refusons une communauté imposée, mais nous rêvons d’appartenir à celle que nous aurions choisie.

**Résumé du texte de Tristan Garcia, *Nous*, 2016.**

Contre un « nous » forcément inclusif, l'individu affirme sa subjectivité en refusant toutes les affiliations collectives, qu'elles soient biologiques ou idéologiques. L'homme du XXe siècle surtout méprise les comportements grégaires et oppose aux étiquettes communes son absolue singularité. Ainsi, il revendique son rejet des croyances partagées, en se/ réfugiant éventuellement dans un « nous » restreint et choisi.

Cependant, il nous semble aujourd'hui illusoire de prétendre que les identités génériques n'interfèrent jamais dans le jugement que je porte sur moi-même et sur autrui. Quant aux individualistes, ils forment finalement une communauté.

En effet l’élasticité du « nous » permet /d’intégrer les plus solitaires, qu’ils soient adeptes des réseaux numériques ou lecteurs communiant par delà leur solitude. Même les individus exceptionnels constituent un groupe d'appartenance minoritaire. C’est pourquoi aucun individu ne peut prétendre dire seulement « Je ». En réalité, nous refusons d’être associés à une communauté/ imposée, mais nous rêvons d’appartenir à celle que nous aurions choisie.

**162 mots**

**Dissertation**

**Analyse** : **[Contexte]** S’intéressant aux individualistes qui refusent de dire « nous », T. Garcia développe le cas de John Lennon qui proclame dans une chanson ne croire en rien de ce qui rassemble généralement les êtres : religion, politique, rock-stars… **[point de vue global et reformulation/compréhension des mots-clés= ne pas généraliser/ne pas plaquer]** L’auteur estime que le refus d’appartenir à une communauté, quelle qu’elle soit, caractérise une « individualité absolue », une singularité radicale, qui refuse de trahir son « moi » jugé unique, irréductible aux autres. L’auteur apporte une explication : rejoindre une communauté de croyances, de goûts, d’idées conduirait en effet à s’unir autour du plus grand dénominateur commun, conduisant à une uniformisation et à un nivellement par le bas des personnalités originales. On remarque l’accumulation d’expressions péjoratives pour désigner le « commun » qui relie les divers « Je » en un « Nous » : « vulgaire » « pauvre », « moins distinct », « moins intéressant ». Rejoindre une communauté serait donc un une perte dommageable de son individualité, l’auteur utilisant le mot fort de « sacrifice » : l’appauvrissement de soi serait le prix à payer pour s’unir, d’où le refus d’« allégeance » au groupe de ceux qui revendiquent leur liberté et leur richesse personnelle.

**[Objections/critiques]** Cependant, il s’agit là d’une vision radicale de l’individualisme (l’auteur utilise d’ailleurs l’adjectif « absolue »), très critique de la communauté accusée de fondre en une masse indistincte et moutonnière (« vulgaire ») des personnalités qui perdraient ainsi leur richesse => on peut remettre en question cette vision très péjorative qui associe de façon automatique l’inclusion dans une communauté avec la perte de la liberté et de la richesse individuelle, et qui ne voit dans la communauté qu’un troupeau uniformisant et nivelant les individus par le bas.

On peut aussi s’interroger sur le caractère peut-être illusoire et très abstrait d’une individualité qui ne croirait en rien qu’en elle-même, qui refuserait toute forme d’affiliation collective, idée plus proche du fantasme que de la réalité.

**Problématique(s)** : Une communauté, parce qu’elle constitue un ensemble fondé sur le « commun », existe-t-elle nécessairement au prix de l’appauvrissement de la singularité de l’individu ?

Le « commun » est-il nécessairement ce qu’il y a de moins intéressant et de moins riche chez un individu, alors que ce dernier, privé de « commun », de partage, de solidarité, risque d’être une coquille vide ?

Adhérer à une communauté, est-ce forcément renier sa singularité ou au contraire enrichir davantage sa personnalité ?

**Plan**

**I Le rejet radical de toute « allégeance » à un groupe révèle la dimension parfois aliénante pour l’individu de cette inclusion : pour dire « Nous », il faut en grande partie mettre le « Je » de côté, sacrifier des libertés, des désirs, son originalité… L’appartenance à la communauté repose par définition sur du « commun », partagé et banal, qui appauvrit les personnalités plus singulières**

**A/ Vivre en communauté oblige à sacrifier sa singularité, à partager des croyances, des points de vue majoritaire qui gomment les goûts et les idées personnels**

**TI L**es règles et les codes, les mêmes pour tous les membres du « vieux New York », s'imposent de façon inconditionnelle ; ces traditions sont devenues « immémoriales . Il faut les respecter même si on n'en saisit plus la signification. Les chapitres inauguraux à l’académie de musique révèlent immédiatement au lecteur à quel point les personnages se ressemblent, et sont censés apprécier le même opéra, le Faust de Gounod. Supérieur aux autres membres de cette société par sa culture, son esprit indépendant, Newland Archer se sent pourtant tenu de ne pas faire « cavalier seul » : « *Il avait plus lu, plus pensé, et plus voyagé que la plupart des hommes de son clan. Isolément, ceux-ci trahissaient leur médiocrité intellectuelle ; mais en bloc ils représentaient « New-York ».* Il s'agit donc de partager au moins en apparence cette « médiocrité intellectuelle » appauvrissante pour ne pas se retrouver exclu du groupe, comme le sera Elle, la « brebis galeuse » du troupeau.

**Suppl** Danaos ne cesse de répéter à ses filles de se montrer discrètes et respectueuses si elles veulent être bien accueillies. Leur attitude doit pouvoir gommer leurs différences culturelles qui surprennent d’abord Pélasgos : leurs vêtements, leur langue, leur couleur de peau jouent *a priori* contre elles. Elles développent donc un argumentaire fondé sur leurs ressemblances avec les Argiens, en particulier leur aïeule commune Io. Elles respectent aussi dans le détail les rituels religieux (le port des bandelettes, les prières) afin de manifester qu'elles ont une place légitime au sein de la communauté argienne.

**Spinoza :** Même en ce qui concerne le sentiment religieux, il n'est pas permis de ne pas obéir au souverain et de marquer sa différence. « *si personne, dans les choses qu'il croit appartenir à la religion, n'était tenu en droit d'obéir au souverain, le droit de la cité dépendrait du jugement divers et du sentiment passionné de chacun »*. Ainsi, même si le citoyen juge les lois contraires à sa foi, il doit les respecter, sinon « *chacun, sous ce prétexte, prendrait licence de tout faire* » => il faut donc soit « garder la foi promise » soit « s'y laisser contraindre ». (p.90-91). Il ne s'agit donc pas du tout, au nom de la tolérance, de laisser chacun libre de ses actions, mais de suivre les coutumes du pays où l'on vit.

**B/ Dès lors l’individu doit sacrifier sa singularité et sa liberté ; obligé de vivre et penser à l’unisson des autres, son identité propre s’efface et sa voix singulière est étouffée**

**TI** May n’en souffre pas, mais Newland Archer regrette que sa femme, qu’il a d’abord aimée parce qu’elle correspondait à la jeune fille idéale selon les critères du « vieux New York », ne soit finalement qu’un « type » dépourvu de personnalité propre, une femme éduquée pour plaire à la morale dominante, celle des hommes : «*il revient découragé à la pensée que cette pureté factice, fabriquées par la conspiration des mères, des tantes, des grands-mères jusqu'aux lointaines aïeules puritaines, n'existât que pour satisfaire ses goûts personnels* ». Davantage que les hommes, les femmes sont aliénées car éduquées pour gommer leur personnalité, elles sont « les produits du système »  (chap.6). Mais NA craint aussi pour lui-même le dépérissement de ses goûts et désirs propres au profit d'une vie uniforme, conforme au goût dominant et à sa classe sociale: «*Il résistait à la stagnation, il passait ses vacances à voyager […] Mais une fois marié, que deviendrait cette étroite marge que se réservait sa personnalité ? Combien d'autres, avant lui, avaient rêvé son rêve, qui graduellement s'étaient enfoncés dans les eaux dormantes de la vie fortunée !*» (chap.14). La conformisme social interdit de suivre ses propres goûts et d'exprimer une différence.

**Eschyle :** ce que nous voyons commele sacrifice de la personne à l’intérêt collectifn’est pas perçu comme tel dans la pensée grecque antique.L’individu n’est pas reconnu dans sa valeur propre, il n’est pas reconnu comme tel mais toujours relié à une communauté d’appartenance : la terre, la famille, la religion sont de puissants points d’ancrage qui font passer le « nous » avant le « je ». Ainsi le chœur des femmes dans les deux pièces exprime bien au sens propre et au sens figuré cette nécessité de l’unisson et donc nécessairement une forme de fusion de chacun dans le groupe.

Voir aussi la harangue d’Etéocle qui s'adresse aux vieillards et aux jeunes hommes de la cité: « chacun enfin se donnant un rôle qui convient à ses forces [doit] porter secours à la cité».   Ce qui compte est de se mettre au service du groupe, pas les inquiétudes et états d’âme de chacun, d'où les violents reproches qu'Etéocle adresse aux femmes. Il n'y donc pas de place pour l'expression d'une volonté singulière, surtout quand on est une femme, comme le rappelle le héraut égyptien dans *Les Suppliantes*, les jeunes filles sont coupables aux yeux de la loi égyptienne et on attend d'elles qu'elles s'y soumettent : «*je t'invite à gagner la galère aux flancs courbes, et vite ! Nul retard ! Quand on traîne une rebelle, on n'épargne pas les ses cheveux*» (p.81) => exemple extrême de l'intolérance de la communauté aux « rebelles »

**Spinoza :** livrés à eux-mêmes, les hommes se laissent guider par des passions violentes ; Spinoza se méfie donc d’une « multitude » non éduquée, dominée par les passions. Pour vivreen communauté, les hommes doivent accepter de transférer leur puissance naturelle à la société, qui est seule à avoir «*une souveraineté de commandement à laquelle chacun sera tenu d'obéir*» (p.75). Dès lors «*nous sommes tenus d'exécuter absolument tout ce qu'enjoint le souverain*» (p.76) => l'obéissance est le fondement des communautés politiques. Il s'agit donc bien de « prêter allégeance » aux lois communes, mais avec le risque qu'elles soient injustes et le reflet des préjugés : «*Des préjugés qui réduisent des hommes raisonnables à l'état de bêtes brutes, puisqu'ils empêchent tout libre usage du jugement, toute distinction du vrai et du faux, et semblent inventées tout exprès pour éteindre toute la lumière de l'entendement*» (p.51)

**C/ La communauté semble donc vouée à uniformiser les individus, à en faire une masse indistincte et médiocre, quitte à exclure ou refuser les fortes individualités, quand ce ne sont pas les individus qui s’en excluent**

**TI** Les grandes familles de New York ne peuvent admettre qu’Ellen détonne par ses toilettes, son franc-parler, ses goûts artistiques, ses choix jugés « excentriques » c’est-à-dire hors du centre, décalés. Même le choix de la décoration intérieure doit correspondre au goût commun, partagé mais aussi médiocre, convenu, de ces familles => d’où la surprise de Newland, amateur d’art, découvrant la petite maison d’Ellen décorée avec un goût qui lui semble personnel et original. Mais il se fait l'écho du conformisme en déconseillant à Ellen de divorcer : « *L’individu, dans ces cas-là, est presque toujours sacrifié à l’intérêt collectif ; on s’accroche à toute convention qui maintient l’intégrité de la famille, protège les enfants, s’il y en a* » (chap.12) => l'appartenance à un groupe familial et social conduit au sacrifice de ses désirs propres.

**Eschyle :** la suite apocryphedes *Sept contre Thèbes* ouvre un débat sur la définition de la justice : seule contre tous, Antigone se dresse contre l'Etat, contre le conseil des citoyens : « Et je déclare, moi, aux chefs de Cadméens... ». C'est donc une figure tout à fait singulière, une jeune fille (« tout femme que je suis... »), qui sort du rang pour revendiquer une autre forme de justice envers son frère Polynice, et devient ainsi « rebelle à [s]a cité ». Mais dans la tragédie de Sophocle, elle sera condamnée à être enterrée vivante, et elle se pendra... L'individu qui se dresse contre tous fait preuve d'une démesure coupable qui sera sanctionnée par les hommes et par les dieux.

**Spinoza :** au nom de l’unité de l’État, les souverains édictent des lois restreignant la liberté de penser, de parler et d’agir. La grande originalité de Spinoza est donc de réfléchir au maintien de la diversité des individus dans une société, car le « commun » court le risque de devenir « l’unique », et d'être donc tyrannique. En effet, « il ne peut se faire que l'âme d'un homme appartienne entièrement à un autre » (p.189), personne ne peut renoncer à « la faculté de faire de sa raison un libre usage et de juger en toutes choses ». Le danger est donc que le souverain décide de « tenir pour ennemis tous ceux qui, en toutes matières, ne pensent pas comme lui » (p.191) => risque de violence et de tyrannie envers ceux qui ne peuvent s'empêcher d'avoir des opinions jugées condamnables par le souverain.

**II [rapide bilan et rebond avec la thèse critique]** On peut comprendre le rejet de la communauté par les individualistes car l'appartenance au groupe communautaire s'accompagne d'une uniformisation et d'une obéissance qui étouffent voire excluent la singularité individuelle. Cependant, on peut relativiser cette analyse très pessimiste en analysant en quoi la communauté, loin d'être aliénante, peut non seulement préserver les diversités et richesses individuelles, mais aussi devenir un enrichissement pour l'individu

**A/ Le refus de toute appartenance à une communauté est une fiction théorique => illusion de l'individualité absolue même dans un groupe restreint**

**TI** Comme le signale Tristan Garcia, même les « marginaux » et les « individualistes » constituent finalement un groupe puisqu'ils ont en commun le refus de la norme et la défense de la liberté individuelle... On voit dans le roman de Wharton qu'il est difficile pour les individus de communautés différentes de se rencontrer : « *Même après ses conversations les plus intéressantes avec Ned Winsett, Archer gardait l'impression que, si son monde à lui était bien restreint, le leur l 'était bien davantage, et que le seul moyen de les élargir l'un et l'autre serait d'arriver à les fondre ensemble*» (chap.12). Plus la communauté est étroite, comme le sont le vieux New York et le « quartier bohème », plus elle est fermée sur elle-même et finalement rigide. L'argument individualiste du repli sur une communauté minimale n'est donc pas valide, car ces « bulles » sociales permettent encore moins la liberté individuelle.

**TTP** « *pour vivre dans la sécurité et le mieux possible les hommes ont dû nécessairement aspirer à s'unir en un corps et ont fait par là que le droit que chacun avait de nature sur toutes choses appartînt à la collectivité »* (p.70). Non seulement l'homme vivant seul à l'état de nature est une fiction, mais il est trop évident que le solipsisme l'est également : il est impossible de prétendre n'appartenir à aucune affiliation : sexuelle, sociale, culturelle, politique... Tout ce à quoi l'individu peut prétendre, c'est que son droit naturel soit respecté voire amplifié grâce à la communauté.

**Suppl et ST** Le théâtre tragique grec est conçu pour être le miroir et l'expression de la communauté à laquelle il s'adresse : face au public nombreux, réuni lors d'un moment fortement ritualisé, le chœur s'impose comme une voix collective. Le coryphée est une voix distincte mais qui parle au nom de tous et toutes. La tragédie représente tjs un moment de crise, et la crise a tjs qq chose de collectif comme la guerre dans les deux pièces : la malédiction des Labdacides ne concerne pas que les deux frères, mais toute la cité en est bouleversée. L'accueil des Danaïdes ne concerne pas que Pélasgos, mais tous les citoyens qui vont voter pour accepter ou refuser => le sort individuel est inextricablement lié à celui de la communauté.

**B/ Partager les valeurs de la communauté n'est pas nécessairement synonyme de sacrifice de soi et de partage des points communs les plus « pauvres » et les moins « intéressants »: c'est aussi une adhésion qui signifie le partage, la solidarité, la fraternité...**

**TI** analyse fine et nuancée d'Edith Wharton du personnage de Newland Archer. Newland ne regrette pas d'être resté un membre à part entière de sa communauté plutôt que d'avoir rompu les amarres en faveur du « nous » amoureux qu'il envisageait lors du trajet en bateau, et qu'Ellen savait déjà illusoire : « *Il n’y a pas de nous dans ce sens-là !**Nous ne sommes l’un près de l’autre qu’à condition de rester séparés. Alors seulement nous pouvons être nous-mêmes ».* Pour son fils Dallas, il est «*l'exemple pathétique d'une vie gâchée*» (p.314), qui a renoncé à l'amour et à « la fleur de la vie » . Mais Newland choisit dans le dernier chapitre de rester fidèle à des valeurs et des conventions qu'il assume finalement : la fidélité conjugale, le dévouement à la famille, un rôle honorable dans la société... « *Ses jours étaient remplis, et remplis avec honneur. [...] Archer honorait ce passé dont il portait le deuil : après tout, il y avait du bon dans les anciennes traditions*» (p.307).

**Eschyle**: Les croyances partagées sont une manière de s'élever, pas de se diminuer. Le lien religieux et le lien politique ne sont pas du tout des appauvrissements mais des agrandissements de soi. Les dénominateurs communs que sont la citoyenneté et le respect des cultes créent la *koïnonia*, la communauté, qui donnent aux individus le sentiment d'être plus forts en faisant corps, et de donner du sens à leurs destins en se reliant à une transcendance. Ainsi en se reconnaissant une origine commune, en honorant les mêmes dieux, les Argiens et les Danaïdes se sentent plus proches et plus solidaires, d'où le vote en faveur de l'accueil des suppliantes. De même le chœur des femmes dans les ST joue le rôle essentiel de fédérer la communauté et ultimement d'apaiser les conflits en reliant les vivants et les morts.

**Spinoza** : Ce ne sont aux yeux de Spinoza peut-être que des superstitions, mais si Spinoza défend la tolérance rendue sensible dans des lois permettant la liberté de penser, de parler et d'agir, c'est pour éviter aux hommes de se laisser déborder par leurs passions violentes. L'individu qui n'obéit pas aux lois de sa communauté n'est pas cet être original et créatif loué par Lennon, il n'est que livré à ses passions, comme chacun, ce qui n'a rien d'original. Aucun individu n'est en réalité maître de lui-même, et la communauté politique, grâce aux lois, n'est pas seulement un interdit : elle aide l'individu à se comporter en être rationnel, à développer son humanité, qu'il a en partage avec les autres.

**C/ Finalement, on peut estimer que l'individualisme radical est une impasse, mais que la communauté doit aussi reconnaître aux individus le droit d'être différents sans exiger d'eux un conformisme appauvrissant**

**Eschyle :** la défense de la liberté individuelle serait un anachronisme dans le contexte de la pensée grecque antique ; pour autant, l'éloge indirect que fait Eschyle de la démocratie est bien lié à la liberté, celle du citoyen. A la différence d'autres auteurs antiques qui critiquent l'égalisation par l'isonomie et qui défendent des points de vue plus aristocratiques, Eschyle préfère mettre en avant des individus héroïques, qui sortent du lot pour leur valeur singulière mais toujours mise au service du groupe, tel Etéocle et les combattants des sept portes. Il ne s'agit donc pas pour l'individu remarquable de s'effacer pour se fondre dans la masse, mais au contraire de défendre exemplairement ce que tous ont en commun : une langue, une terre, des valeurs.

**TI** Edith Wharton montre bien la dimension despotique des conventions, du « bon ton », comparant la société du vieux New York à « une machine à broyer » (chap.9) les individualités, comme le révèle cette métaphore utilisée par NA : « *Nous sommes tous aussi pareils les uns aux autres que ces poupées découpées dans une feuille de papier plié. Ne pourrions-nous pas être un peu nous-mêmes, May* ? ». Cependant, l'exemple de Catherine Mingott montre que les fortes personnalités parviennent à s'imposer : « *l’audacieuse Catherine poursuivit son chemin sans crainte, se mêla à la société étrangère, maria ses filles dans Dieu sait quels milieux mondains et corrompus, fréquenta des ducs et des ambassadeurs, fraya familièrement avec des catholiques ultramontains, reçut des artistes de l’Opéra [...]*» (chap.2). Elle se permet de critiquer le conformisme de sa propre famille et d'affirmer sa différence: « *Oh ! ces Mingott ! Tous les mêmes ! Nés dans une ornière d’où rien ne peut les tirer. Quand j’ai bâti cette maison, on aurait cru que je partais pour la Californie*. (…) *ils sont tous pareils : ils veulent tous faire ce que tous les autres auraient fait.*» (chap.17). Mais « la grande Catherine » bénéficie de son appartenance à une grande famille, et son comportement « aristocratique » est toléré, alors que les artistes et intellectuels sont exclus du cercle mondain et ironiquement jugés « communs », tel Ned Winsett qui défend sa liberté de pensée :  « *Garder intactes sa liberté intellectuelle, ses facultés critiques, c'est cela, monsieur, qui prime tout. C'est pour cette indépendance que j'ai abandonné le journalisme et que j'ai accepté de devenir précepteur. Le métier est quelquefois bien aride ; mais on a la liberté de son esprit.*» (chap.20) => critique de la part d'EW de la crispation de cette société close accrochée à des valeurs passéistes qui l'amènent d'ailleurs à un inéluctable déclin, et défense de la liberté artistique et intellectuelle.

**Spinoza** défend aussi la liberté individuelle dans l'intérêt même de l'Etat : «*les vrais perturbateurs sont ceux qui, dans un Etat libre, veulent détruire la liberté du jugement qu'il est impossible de comprimer*» (p.205). Il convient donc de laisser aux penseurs et savants le droit de s'exprimer sous peine d'en faire des martyrs qui donneront à d'autres le désir de les venger (p.206). Le conformisme attendu des citoyens doit donc être « le seul exercice de la charité et de l'équité », qui doit devenir une loi pour tous, mais les divergences qui s'appuient sur un exercice de la raison doivent pouvoir s'exprimer librement. Alors que la multitude est souvent marquée par l'ignorance et l'irrationalité, les individus doivent pouvoir faire entendre leur rationalité.

**[conclusion]** Il est compréhensible que l'individu craigne de devenir un produit standardisé, que son originalité se dilue sous la pression sociale, car par définition la communauté repose sur le commun, qui peut dégénérer en homogénéité: le conformisme finirait par uniformiser les individus sommés de rentrer dans le rang ou de s'exclure. Cependant, la singularité absolue n'existe pas, et il n'est pas forcément déshonorant de reconnaître nos liens, nos points communs, de reconnaître l'influence qu'a la communauté sur nos personnalités. Il faut donc plutôt chercher à ne pas fuir le « commun », synonyme de partage et de solidarité, pas seulement de « banal » et « vulgaire », à condition que la communauté soit suffisamment tolérante pour accueillir la différence voire la divergence. Quand bien même nous n'aurions en commun que notre « humaine condition » disait Montaigne, celle-ci reste une valeur à protéger et à défendre, individuellement et collectivement, contre les replis frileux sur soi et les groupes restreints.

1. Écrivain polonais (1904-1969). [↑](#footnote-ref-0)
2. Ralph Waldo Emerson (1803-1882) : essayiste, philosophe et poète américain [↑](#footnote-ref-1)